



INITIATIVES POUR L'AVENIR
DES GRANDS FLEUVES
INITIATIVES FOR THE FUTURE
OF GREAT RIVERS



ዋጋው ፴፻ Price 30¢

BY AIR
MAIL

Le Nil Bleu



PARCOURS DE VISITE

- Addis Abeba
- Bahar Dar
- Lac Tana
- Tislat
- Le Barrage Renaissance





Pour la plupart d'entre nous, le Nil n'a pas de couleur. Et il est égyptien. Car beaucoup d'entre nous prêtent plus attention à l'Histoire qu'à la Géographie. Et dans les histoires de l'Histoire, ils ont tendance à n'écouter que la voix des vainqueurs.

Il était une fois l'Égypte, fille de tous les dieux possibles, parmi lesquels le soleil, rien de moins. Une Égypte autoproclamée "don du Nil". Sans les crues d'été, pas de limon fertile déposé sur les rives. Et pas d'Égypte.

L'affaire était entendue : le Nil et l'Égypte avaient partie liée. Et d'autant plus intimement liée que les pharaons avaient, en brodant sur cette union, construit la plus poétique des mythologies, illustrée par le plus beau des bestiaires : chacal, faucon, chat ... Ajoutez-y une grandiose civilisation de la mort. Comment vouliez-vous lutter ? Ce serait vouloir séparer le Parthénon de l'Acropole.

Et lorsque de grandes puissances, ottomane ou anglaise, dominèrent le Caire et l'embouchure, c'est à dire l'aval du fleuve, comment vouliez-vous que les pays en amont aient d'autre choix que d'abandonner l'eau à leur toute puissante voisine, même si cette eau venait de leur territoire ?



Regardons maintenant la Géographie.

D'abord, où prend sa source ce Nil légendaire, sur Terre ou dans le ciel ?

Et, question liée, comment expliquer ce retour annuel de ces crues miraculeuses ?

Cette double énigme ne cessa de fasciner les explorateurs.

On savait depuis longtemps que deux immenses cours d'eaux s'unissaient pour former le Nil et que la ville de Khartoum s'était installée à leur confluence.

Mais jusqu'où pouvait-on remonter l'un de ces cours d'eau, le Nil qualifié de bleu pour la couleur sombre de ses eaux ?

Des Jésuites, toujours eux dès qu'il s'agit d'accroître le savoir, partent à l'aventure. Le premier se nomme Pedro Saez, il est espagnol et

découvre le 21 avril 1618 au pied du mont Gïshe (3200 mètres d'altitude), soixante kilomètres au sud sud-ouest du lac Tana, deux fontaines naturelles. S'en échappe un cours d'eau qui, peu à peu s'enflant, rejoint le lac. Dix ans plus tard, un autre Jésuite, le père Lobo, assiste sur ce même lieu à une cérémonie d'une tribu Agaw. Rituellement elle se rend sur le lieu, y sacrifie des vaches et, pour preuve d'adoration et de gratitude envers la rivière, elle y jette les têtes des plus belles bêtes. Le Jésuite, bien sûr, proteste contre ces pratiques païennes et apporte une explication beaucoup plus scientifique aux crues du Nil : le débit du fleuve augmente du fait des pluies et de la fonte des neiges. Tout simplement. L'expédition financée 350 ans plus tard par l'empereur Haïlé Sélassié n'apporte rien de nouveau : le Nil Bleu vient bien du lac Tana, en plein cœur du haut plateau éthiopien.

Passons à cette deuxième partie du Nil, ce Nil baptisé Blanc pour sa clarté ?

Une autre expédition, (seulement en 2006), donne la preuve que ce Nil Blanc venait... du Rwanda.

une carte complète du fleuve pouvait, enfin, être établie !

Deuxième ou troisième plus grand fleuve du monde, le bassin global du Nil s'étend sur plus de 3 millions de kilomètres carrés. Il ne traverse pas seulement l'Égypte mais dix autres pays. Et c'est l'Éthiopie qui contribue le plus, pour 90%, à ses ressources. Le seul Nil Bleu, qui vient aussi des hauts plateaux éthiopiens, apporte 59% du débit global.

Des siècles durant, l'Éthiopie n'eut ni les moyens techniques ni la force politique et militaire de prendre sa part dans cette richesse.

Les temps ont changé et les rapports de force tendent à s'inverser.

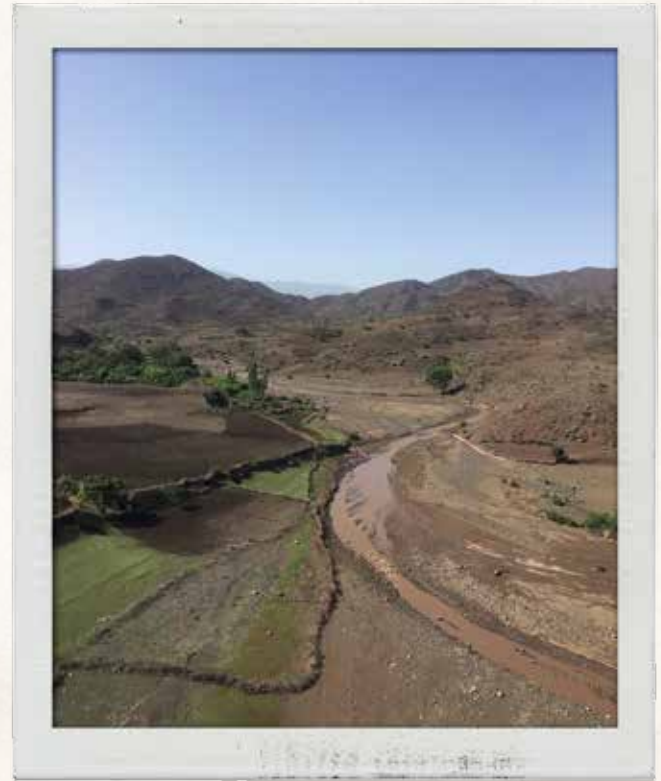
Ce vieux, très vieux pays légendaire redresse la tête. Rappelons-nous qu'il fut l'un des seuls, dans tout le continent africain, à n'avoir été que peu de temps, cinq années !, colonisé (par les Italiens : 1935-1940).

L'Éthiopie, c'est la patrie, notamment, de la reine de Saba et du Prêtre Jean.

Leurs histoires valent le détour.

Nous voici au nord de la future Éthiopie, mille ans avant Jésus Christ, au pied du mont

Ras Dashen (4620 mètres), dans la ville d'Axoum, capitale d'un royaume qu'administre avec sagesse et mesure une femme d'une exceptionnelle beauté. Cette reine de Saba craint l'expansion d'un autre royaume, celui de Judée. Elle décide d'aller rencontrer son roi, l'illustre Salomon. Pour preuve de ses bonnes intentions et



Les hauts plateaux éthiopiens

de sa volonté d'alliance, elle apporte toutes sortes d'aromates, de l'or et des pierres précieuses. Cette rencontre est racontée dans la Bible (Livre des Rois I, 10 et Chroniques IX) qui, pas plus que moi, ne s'attarde sur l'histoire d'amour entre la visiteuse et le puissant monarque.

Autre histoire fondatrice de l'Éthiopie.

Un millénaire et demi après la reine de Saba, celui qu'on appelle le Prêtre Jean, même si son existence réelle est loin d'être avérée, joua un grand rôle dans l'histoire des découvertes

maritimes. Au XV^{ème} siècle, l'un des objectifs des navigateurs portugais était, en contournant l'Afrique, d'aller rejoindre le royaume Chrétien de ce Prêtre Jean, situé, selon les rumeurs, en Abyssinie. De cette base, on pourrait monter vers le nord pour aller reconquérir Jérusalem, reprise par les Arabes en 1187 après l'échec des Croisades.

L'Éthiopie n'est donc pas récente. Elle se considère, depuis la nuit des Temps, comme un empire, contrairement à tant de territoires



Les monts simiens

découpés par les hasards de la colonisation et qui ne sont même pas des nations. Le Négus était "roi des rois", c'est à dire au-dessus de tous les rois régionaux. Et aujourd'hui, l'Éthiopie se considère comme "ethno-fédérale".

Ce sentiment de force est conforté de nos jours par les réalités (dangereuses) de la démographie. Si 30 millions de personnes vivent au Soudan et 80 en Egypte, les Éthiopiens sont déjà plus de 94 millions. Et depuis 1991, depuis la guerre civile qui, après moult famines, vit le peuple profiter

de la chute de l'URSS pour se débarrasser de son allié, le sanguinaire Mengistu, un régime certes autoritaire, mais efficace, apporte au pays une stabilité et une croissance que l'Égypte envie.

L'Éthiopie a besoin de devises (pour financer ses investissements) et d'énergie (75% de la population ne sont pas encore connectés au réseau). N'oublions pas que, malgré ses progrès, ce pays reste l'un des plus pauvres du monde. L'Éthiopie n'occupe que la 177^{ème} place (sur 188) au classement des pays par IDH, Indice



de Développement Humain, avec un revenu par habitant de seulement 1430 dollars, une espérance de vie à la naissance de 64 ans (l'unique bon point) et un niveau d'éducation catastrophique : durée moyenne de scolarisation de 2 ans et demi !

On comprend pourquoi la mise en valeur de ses immenses ressources énergétiques est une urgence et une priorité pour le gouvernement d'Addis Abeba.

La clientèle naturelle de son électricité, on la connaît : outre les Éthiopiens eux-mêmes, leurs voisins immédiats d'Égypte, du Soudan, de Djibouti, du Kenya. D'autres pays plus lointains pourraient aussi être acheteurs.

Le potentiel hydroélectrique de l'Éthiopie est évalué à 45 000 Megawatts. Elle n'en exploite aujourd'hui que 5%. Avant que n'entre en fonction l'immense barrage Renaissance, dont nous reparlerons. À ce propos, nous attendons toujours le feu vert ministériel pour aller visiter le chantier. L'équipe de l'ambassade nous prévient : l'autorisation est généralement accordée, mais au dernier moment, et souvent trop tard, lorsqu'on est déjà revenu en France.

Inutile de ronger son frein. Pour celui qui parcourt la planète, il vaut mieux apprendre le fatalisme et savourer chaque étape.

Ce matin 10 mai 2016, très tôt, vol ET 120, destination Bahar Dar, sur le bord (sud-est) du fameux lac Tana, si grand que Bahar Dar signifie "porte de la mer" : 85 kilomètres du nord au sud et 65 d'est en ouest. La plus septentrionale de toutes les dépressions volcaniques qui vont s'échelonner jusqu'aux lacs Victoria, Kivu, Tanganyika et marquer la fracture du Rift, cette longue déchirure tectonique qui traverse toute l'Afrique de l'est.

Dès l'aéroport, le ton est donné :

"Welcome to the wisdom of the blue Nile"

L'université locale souhaite la bienvenue aux arrivants en les conviant à recevoir la "sagesse du Nil Bleu". Le fleuve vole la vedette au lac. Et si la multitude des hôtels offre d'inoubliables perspectives sur les couleurs toujours changeantes de cette immense étendue d'eau, ils ont presque tous choisi pour s'appeler le nom du Nil : Blue Nile Resort, Blue Nile Hotel and Spa... L'ambition touristique de Bahar Dar est



évidente et légitime. Grandes avenues fleuries de bougainvillées et ombragées d'arbres divers, circulation fluide, égayée par le flot de minuscules taxis triporteurs ici appelés "bajaj". Est-ce pour saluer les deux Nil, qu'ils sont tous peints à ses deux couleurs, le blanc pour la capote, le bleu pour le reste de la carrosserie miniature ?

- Avez-vous vu le début du Nil ?

Je réponds par une autre question, toujours la même et qui ne semble pas faire plaisir :

- Ce lac Tana est-il VRAIMENT la source du Nil ?

Après maintes tergiversations, et autant de sourires embarrassés, on consent à m'avouer que la VRAIE source du Nil se trouve cachée vers le sud-ouest, à une soixantaine de kilomètres, dans des montagnes trop hautes pour que quelqu'un de mon âge puisse sans risque s'y aventurer. Maintenant si vous voulez assister aux VRAIS débuts du Nil, c'est ICI la bonne adresse. ICI, ET PAS AILLEURS.

J'ai compris que si je ne veux pas être interdit de séjour à Bahar Dar et ce, jusqu'à la fin de mes jours, (un exil insupportable car je commence à tomber en amour pour cette région de la Terre) pour éviter cette trop cruelle condamnation, je dois m'acquitter tout de suite du pèlerinage initiatique. Embarquons donc, sur un petit bateau et, après peu de minutes occupées à saluer des cormorans plus gracieux que leurs cousins bretons, voici que se présente une très modeste ouverture dans le rivage.

Plusieurs fois, vous interrogez votre nautonier car vous n'en croyez pas vos yeux : est-ce bien le Nil, ce très modeste cours d'eau qui s'en va vers le sud-ouest ? Ça, le Nil, à peine trente mètres de large, vous voulez rire ! Comme votre guide confirme, et aussi, vous semble-t-il les vaches qui paissent sur la rive, oui, il vous semble bien qu'elles hochent la tête, vous devez bien vous résigner.

Constatant votre déception, et la mienne ne doit pas être la première, le nautonier retourne vers le lac. Et soudain, je ne peux retenir des exclamations enfantines. Un puis deux puis quatre hippopotames apparaissent. On voit paraître leurs gros yeux, juste au-dessus de l'eau, avant de souffler puis de plonger. La preuve est faite : si ces chevaux du fleuve (hippo, potamos) ont choisi d'habiter là, c'est qu'il s'agit bien d'un fleuve et d'un fleuve de grande envergure. Pour une simple rivière, des dauphins auraient suffi

pour le célébrer, voire de vulgaires poissons.

Le morceau de bravoure d'un fleuve, la scène que tout le monde attend pour l'applaudir, c'est la chute. L'endroit où ses eaux, impatientes, soudain, de descendre trop lentement vers la mer, décident d'accélérer le mouvement et de plonger. Chutes du PARANA,

chutes du ZAMBEZE, "rapides" sur tous les fleuves, ces passages spectaculaires qu'on appelle "sauts" en Guyane...

Je ne pouvais manquer la première "chute" du Nil Bleu, distante du lac de seulement 34 kilomètres.

Mais, m'avait-on prévenu : vous allez souffrir du dos.

Jamais, pourtant vieille habituée de toutes les pistes les plus pourries du monde, jamais ma vieille carcasse ne fut autant secouée. Ne vous inquiétez pas : quand, alléchés par mon récit, vous viendrez saluer le Nil, la route sera refaite. Les Chinois sont à l'œuvre. Ce sont leurs entreprises qui font ou refont la plupart des





Nil Bleu à la sortie du lac Tana

infrastructures du pays.

Bientôt ces secousses, pourtant violentes et qui rappellent le passage du raz de Sein par vent (fort) et courant contraire (marée de 110), sont oubliées. Car avant d'atteindre la chute, vous vous retrouvez loin, très loin dans le temps, dans une page de la Bible. Rien n'a dû changer depuis tant et tant de siècles. Même labourage du sol avec ... un araïre, un long dard de fer ligoté à de longues pièces de bois, l'ensemble tiré par deux bœufs. Mêmes pasteurs, veillant sur leurs troupeaux, silhouettes immobiles enveloppées dans de grands châles. Mêmes petits pas des ânes disparaissant sous les charges.

Mêmes femmes courbées puis redressées puis de nouveau courbées, agrippées à leurs pîlons. Mêmes enfants courant partout, moins pour s'amuser que pour participer aux travaux des champs, planter, désherber, chasser les oiseaux granivores, ou transporter le bois pour le repas du soir. Vous ne croyez pas qu'un tel voyage dans la Bible valait bien quelques turbulences ? D'autant que tous ces êtres humains, figurez-vous qu'ils sourient. Faites-moi confiance : je ne suis pas naïf, ni maladivement amoureux des époques passées "où tout serait forcément mieux", ni adepte forcené d'une morale prônant le retour aux valeurs "authentiques hélas aujourd'hui perdues" de la civilisation campagnarde. Oui, nous roulions suffisamment lentement, de cahot en cahot, pour bien voir des SOURIRES sur la plupart des visages.

Donc je traversais des temps bibliques "améliorés". Personne ne conteste les qualités littéraires du Livre. Mais on ne peut pas dire que les sourires sont nombreux, dans la Bible.

Dans le village de Tissisat, le site de la chute se nomme Tísoha, "fumée-eau". Appellation pertinente : au cours de la chute, l'eau se change

en vapeur. L'eau, comme la musique, est la matière des métamorphoses. Comme la vie. Ce n'est pas un hasard si toute vie vient de l'eau. Il faut descendre de voiture. La marche qui s'en est suivie restera comme l'un des moments les plus sereins de ma vie. Dans le ciel, un orage couve sans éclater, comme s'il voulait donner toutes leurs chances aux lumières d'éclairer les montagnes avant que ne tombe le déluge et que règne le gris. Sur la terre d'un brun presque rouge, se succèdent les champs d'oignons, de maïs et de khat obstinément picorés par un peuple d'oiseaux dont le guide me chuchote les

noms à l'oreille : choucas gold (sortes de petits corbeaux), ibis noirs et blancs, hamer pok (ambrettes en français). Les tourterelles, je les reconnais sauf que jamais je n'en avais vues de si menues et de si nombreuses : parfois, elles couvrent le sol. Accourue de nulle part, une troupe d'enfants nous accompagne. Ils tiennent à la main tout ce que je pourrais leur acheter : écharpes, paniers, pipeaux, mini pirogues. Ils ne supplient pas. Ils se contentent de sourire. Je n'avais jamais remarqué à quel point chaque sourire est différent. Chaque sourire est une source. Chaque sourire est le début d'une histoire. Chaque sourire est une enfance.

Je tends l'oreille. Rien ne trouble la paix de l'air. Aucun de ces grondements qui annoncent qu'en grande quantité de l'eau ne va tomber.

Le guide est triste :

- J'espère que vous n'allez pas être déçu. Autrefois, la chute avait une autre force !

- Que s'est-il passé ? Sécheresse ? Réchauffement climatique ?

- Pas du tout ! Centrale électrique. Pour l'alimenter, on a détourné la plus grande partie du fleuve à cet endroit.



Vers les chutes du Nil Bleu



Les chutes du Nil Bleu

- On aurait pu laisser vivre la chute et ne dériver ce pauvre Nil qu'en aval de sa chute.

- Oui, on aurait pu !

Mon cri d'admiration rassure mon nouvel ami. À travers un rideau d'arbustes, je la vois. La chute. La première du Nil Bleu. Du moins ce que nous en a laissé la centrale. Et qui déjà émerveille. Une rivière soudain verticale, collée à la falaise brune, presque noire, un ruban

couleur café coupé de lait, trente mètres de haut, dix de large, une mare bouillonnante à sa base, et une gorge, profonde, qui vite avale le flot.

- Mais dites-moi, il n'a rien de bleu, votre Nil !

- Il fallait venir durant la saison sèche, à partir de septembre. Après mars, la pluie emporte la terre. Les fleuves aussi ont leur saison. Même si depuis quelque temps, on ne sait plus bien qu'attendre du ciel.

L'Autorisation tant attendue arriva.

- Vous avez de la chance, commenta l'ambassadrice.

Et de nouveau l'avion. Direction ouest nord-ouest vers... la Renaissance.

Ou, pour être plus explicite, l'immense barrage construit par l'Éthiopie et qu'elle a baptisé de ce nom : The Grand Renaissance of Ethiopia.

Vue du haut de notre Commander 690 (à 26 000 pieds), comme la peau de la Terre est ridée ! Et plissée. De profonds canyons sillonnent le plateau, et les montagnes qui le dominent. Chez nous les rides et les plis sont les blessures du temps. Sur la Terre, ils sont les traces de l'eau, des traces qu'aucun vent ne pourra jamais effacer.

La première impression déçoit. Ça, le Nil, ce très modeste cours d'eau qui serpente entre les rochers et les bancs de sable ? On s'amuse et vous rassure : ce débit ridicule n'est que celui de la saison sèche. Dans une semaine, lorsque l'eau des pluies tombées en amont arrivera jusqu'ici, vous verrez qu'il s'agit bien d'un grand fleuve. Et ça, la Renaissance ce simple mur gris bâti pour barrer la vallée ?



Arrivée à proximité du barrage Renaissance

Vous me connaissez, je suis bien élevé. Je veux montrer qu'on m'a appris à dissimuler mes sentiments. Je m'étais donc émerveillé, mais sans stupéfaction trop bruyante, devant l'ampleur du chantier. Monsieur Semegnew Bekeley qui nous accueillait m'avait deviné. Monsieur Bekeley porte le titre de Project Manager.

- La construction que vous vous voyez n'a pas

atteint son tiers. Une fois fini, notre barrage montera presque jusqu'au sommet des deux collines. Il aura nécessité 10 millions de mètres cube de béton, mobilisé 10 000 employés dont 400 expatriés de 33 nationalités !

Partout, sur tous les chantiers j'ai constaté cette fierté et cette gourmandise de chiffres, si démesurés qu'ils ne signifient plus rien. Mieux vaut ne retenir que quelques dimensions : 145 mètres de haut, 1800 de long ; 5 kilomètres pour la digue de retenue (hauteur prévue : 50 mètres) ; un réservoir de 1874 kilomètres carrés avec une capacité de stockage global de 74 milliards de mètres cube, soit deux fois le volume du lac Tana, pour une surface couverte moitié moindre...

Mieux vaut surtout s'intéresser à l'utilité d'un tel géant. La puissance installée sera de 6 000 Megawatts fournie par les seize turbines, pour une production annuelle attendue autour de 15 TWh. Cette puissance, outre qu'elle fait entrer Renaissance dans le club des dix barrages majeurs de notre planète (Rappelons le podium : 1 - Chine, barrage des Trois Gorges : 22 500 MW ; 2 - Paraguay/Brésil, barrage de Itaipu : 14 000 MW ; 3 - Venezuela, barrage de

Guri : 10 000 MW) devrait permettre à l'Éthiopie de subvenir à une grande partie de ses besoins mais aussi d'exporter de l'électricité à ses voisins : Djibouti, Kenya, Soudan, Egypte...

Ne résistant pas toujours à la manie de me faire du mal, je n'ai pas pu m'empêcher de comparer : Renaissance disposera d'une puissance installée correspondant pratiquement à deux fois à celle



l'ouvrage de la Renaissance



Construction en cours : Grand Ethiopian Renaissance Dam Project (GERDP)

de la CNR mais, l'honneur est sauf, assurera une production équivalente à L'ENSEMBLE de celle des dix-neuf centrales sur le Rhône.

Plus parlait le très affable monsieur Bekeley, plus son enthousiasme grandissait. Renaissance est Le projet de la Nation Éthiopienne. Renaissance est l'œuvre de CHAQUE Éthiopien. Renaissance est L'AVENIR de notre pays.

Ce sympathique lyrisme ne calmait pas les questions qui trottaient dans ma tête.

De quel œil le Soudan et L'Égypte voient-ils ce

barrage ? Il affectera forcément, et grandement, ce Nil dont ils dépendent tellement ?

Quel est le niveau RÉEL de coopération entre les trois pays engagés dans le projet Renaissance ?

L'Éthiopie se trouvait face à l'hostilité générale de ses voisins, brandissant à tort ou à raison toutes sortes de récriminations, justifications (certains ont parlé de fantasme médiéval, d'autres soupçonnant qu'en envisageant de n'utiliser que 30% des capacités du projet, cette dernière ne manquera pas de se lancer dans une irrigation massive de ses terres) et utilisant

leurs relations pour décourager les bailleurs de fonds de s'intéresser à ce projet. Pour ne plus subir aucune pression, aucune contrainte, Addis Abeba a choisi de financer SEULE le projet, sans même le concours des partenaires habituels dans ce genre d'opérations, dont la Banque Mondiale. Ainsi l'ensemble de la population a été fermement priée de contribuer, par le biais d'un prélèvement spécial sur les revenus (un mois de salaire de CHAQUE Éthiopien dédié à Renaissance).

Cette autonomie a permis de gagner du temps, beaucoup de temps, en s'affranchissant de beaucoup de règles, notamment dans l'attribution des contrats et dans le respect de l'environnement.

Cette autonomie va-t-elle perdurer lorsqu'il s'agira de gérer l'ouvrage ? En cas de sécheresse, le gestionnaire donnera-t-il la priorité à la production électrique ou au maintien d'un débit suffisant pour les pays d'aval ? Des équipes de consultants travaillent encore sur un accord dont l'importance est évidente : sauvegarde de l'agriculture égyptienne, sauvetage du delta où habitent près de 40 millions de personnes. Même

interrogation, avec des arbitrages également difficiles, à propos du rythme de remplissage du réservoir. Sur ce point fondamental les intérêts sont aussi contraires. L'Éthiopie veut avoir le plus vite possible beaucoup d'eau pour produire le plus vite possible beaucoup d'électricité. Les deux autres pays veulent continuer à recevoir les débits habituels, sous peine de ruiner leurs agricultures et d'assoiffer leurs villes.

On se souvient du grand talent de la reine de Saba pour la conciliation et son goût de la bonne entente.

Ses successeurs n'ont pas oublié ses leçons. La diplomatie éthiopienne est réputée et, dès sa création, l'Éthiopie rejoint la Société des Nations. Lorsqu'en 1935, les armées italiennes entrent dans Addis Abeba, c'est auprès d'elle que l'empereur Haïlé Sélassié s'en ira protester. En pure perte, d'ailleurs. La Société n'imposera à l'envahisseur que des sanctions ridicules.

Oubliant cette déconvenue, l'Éthiopie a toujours prôné le dialogue et respecté les instances multilatérales. C'est ainsi qu'Addis Abeba est devenue tout naturellement le siège de

l'Organisation de l'Unité Africaine et de la Commission Économique pour l'Afrique. Elle accueille par ailleurs la plupart des agences des Nations Unies. Toutes ces administrations sont réunies dans une enclave, une ville dans la ville. Et Addis Abeba peut être considérée comme "la Genève de l'Afrique".

C'est donc avec une maîtrise jusque-là parfaite, née d'une longue pratique, que l'Éthiopie a géré le dossier particulièrement délicat du barrage Renaissance.

Une maîtrise reposant sur la technique bien connue et toujours efficace lorsque le rapport de forces est en votre faveur : le fait accompli.

Je construis mon barrage. Et maintenant discutons !

Parions que la "discussion" sera dure. Au XVII^e siècle déjà, au cours d'une période de tension avec l'Égypte, un souverain éthiopien avait menacé de creuser un canal pour détourner le Nil Bleu jusqu'à la Mer Rouge.

Les deux pays n'ont à l'évidence qu'un intérêt : coopérer. Mais la politique a des raisons (souvent populistes ou pour désigner un bouc émissaire) que la raison ne connaît pas.

Renaissance n'est pas la seule ambition hydraulique de l'Éthiopie. Rappelons le potentiel du pays : 45 000 MW de puissance installée. Après l'achèvement de Renaissance, seulement



Éthiopie, pays de la diplomatie

17 000 seront installés. D'autres barrages devront être construits, avec chacun leurs difficultés et chacun leurs opposants, issus d'abord des pays d'aval. Et une question doit

déjà hanter l'esprit des dirigeants éthiopiens. Arriveront-ils à exporter toute cette énergie ? La diplomatie égyptienne pourrait à ce moment-là reprendre la main ! nous susurre

L'art de la coopération devra en tout cas prouver son efficacité.

L'eau ne sert pas qu'à produire de l'électricité.

C'est la première des matières premières de l'agriculture.

Et pour accroître les rendements, rien n'est plus efficace que développer l'irrigation.

Dans ce secteur aussi, les besoins sont urgents.

L'agriculture représente plus de 40% du produit intérieur brut et 80% de ses emplois. Si l'Éthiopie exporte du café, du sésame et ... du khat, la population continue de souffrir d'un déficit alimentaire chronique. Huit à neuf millions de personnes ne mangent pas à leur faim. Ce chiffre, quand sévit la sécheresse, peut atteindre vingt millions, comme cette année 2016. Autre nécessité : maintenir à la campagne le maximum de familles pour éviter qu'elles ne viennent grossir la foule des citadins, pour la plupart inoccupés.

Comment accepter ces sécheresses dans ce Château d'Eau de l'Est africain ?

Où trouver l'argent pour étendre les périmètres irrigués et, de manière plus générale, pour moderniser une agriculture qui reste souvent



L'ambassadeur d'Égypte en Éthiopie, même si ce dernier, grand érudit, et francophile de surcroît, nous affirme qu'il est plutôt du camp des colombes... L'art de la diplomatie...

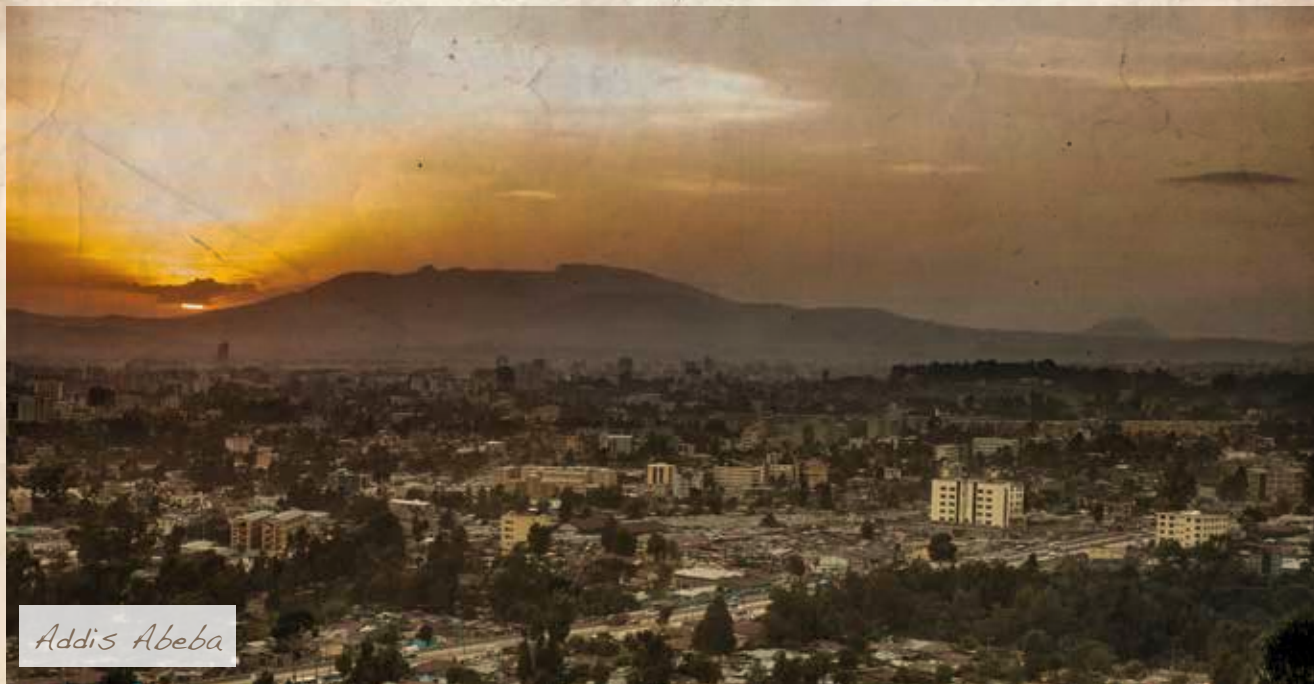
à un stade moyenâgeux ? Nous l'avons vu : rares, très rares sont les tracteurs ; la plupart des paysans continuer de travailler la terre avec des araires antiques. Et les parcelles sont minuscules. Une règle se vérifie toujours : au-dessus d'une superficie d'un hectare (un hectare !) par personne employée, la ferme nourrit les agriculteurs. Au-dessous d'un hectare, c'est l'agriculteur qui nourrit la

ferme. En Éthiopie, la superficie moyenne par agriculteur ne dépasse pas un demi-hectare.

Le gouvernement soutient les campagnes de nature à lutter contre l'explosion démographique. Mais il se refuse à aborder la question foncière, qui est fondamentale.

Le recours à des capitaux étrangers ?

Les expériences jusque-là tentées sont loin d'avoir donné satisfaction. Les autorités avaient



Addis Abeba

confié à un groupe indien 200 000 hectares à valoriser. Les populations locales n'ont pas accepté de se voir privées de l'usage de leurs terres (l'Etat en garde la propriété). Des batailles s'en suivirent. Et des dizaines de morts. Les Indiens sont repartis.

La question agricole n'est toujours pas résolue. On sait qu'elle fut toujours et partout l'une des principales fragilités des systèmes communistes. Pour une raison majeure : la réussite d'une agriculture résulte de millions de décisions individuelles. Et nul habitant de cette planète n'est plus concret, plus "économique" que le paysan. Chaque récolte lui apporte la preuve du bien fondé de ses décisions, et de leurs conséquences sur son budget.

En circulant dans le pays, une autre interrogation vous vient. Une interrogation en forme de grave dilemme.

Addis Abeba exceptée, qui doit compter trois ou quatre millions d'habitants, les autres villes, dans leur immense majorité, ne dépassent pas vingt ou trente mille. Ce qui veut dire, la population globale s'approchant de cent

millions, que plus de quatre-vingts millions d'Ethiopiens habitent encore la campagne. Une modernisation des pratiques culturelles réduirait drastiquement le besoin de main d'œuvre. Les paysans, devenus chômeurs, n'auraient d'autre issue que de s'installer en ville. Le gouvernement ne veut à aucun prix de cet exode rural. Mais dans le même temps, comment nourrir 100 millions d'habitants avec de simples araires ?

